

CEVENNES

Magazine



Cloche de Pâques - Ph. L. André

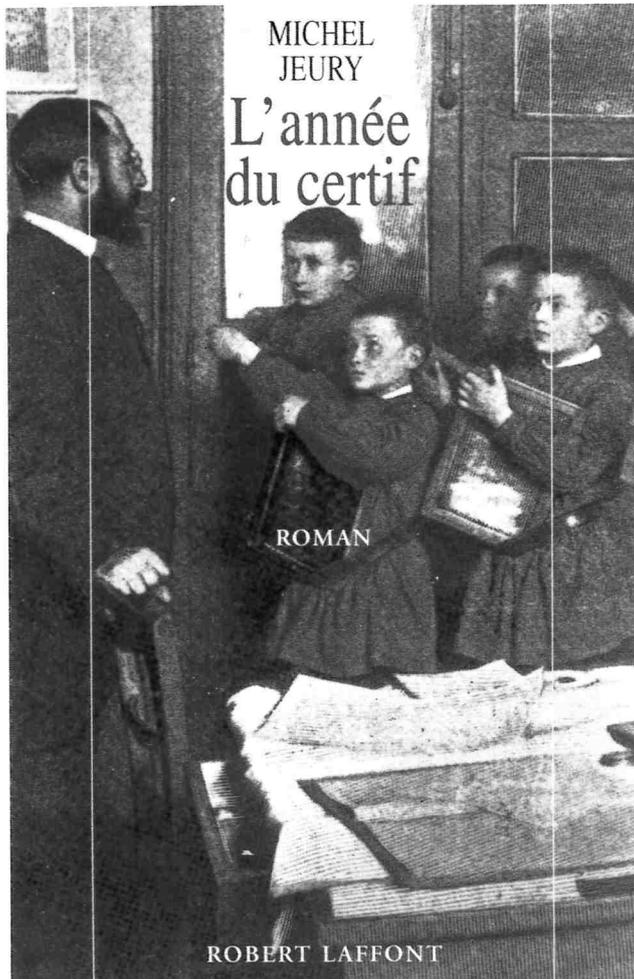
Les enfants du silence et de la solitude

par Lucien ANDRE

Michel JEURY : L'ANNEE DU CERTIF

1 Vol - 18 x 24 - 364 pages

Editions Robert LAFFONT Paris - Prix 129 Francs



L'action de ce roman se déroule aux cours des années de l'entre deux guerres. A cette époque les mentalités étaient diamétralement opposées à celles de notre temps. Le certificat d'études primaires était fort prisé, peut être plus que le BAC de nos jours. Les « instits » qui le préparaient, avaient fort à faire, d'autant plus que leur conscience professionnelle les poussait à faire le maximum. C'étaient de véritables compétitions entre les écoles.

Le couple que Michel JEURY met en scène exerce dans une école mixte des Cévennes. Lui, Paul, est protestant. Il a perdu la foi à l'école normale. Elle, Claire, catholique ne voulait pas d'un protestant, mais a accepté un laïque. Ils se sont mariés civilement ce qui n'est pas exceptionnel. Ils ont un fils aîné, Antoine, que le père n'a pas cru bon de présenter au certificat d'études. Il doute de lui en tant que fonctionnaire public, il pense avoir commis une forfaiture. Sa femme l'en dissuade.

Il y a la Favantinette, diminutif occitan de Thirza Favantin, une de ses élèves qui a l'air d'une jeune fille.

L'instituteur se penche alors vers sa femme et la soirée étant belle lui propose de « faire un chemin de St Jacques... » en ce dernier jour de classe.

Regarder à deux le chemin brillant de la voie lactée, dans le ciel, n'est-ce pas partir à la recherche de la lumière, de l'esprit vainqueur de la matière ?

Les enfants du couple Ninikoff, Davy et la dernière, Fofette, savent écouter aux portes et savent que les parents ont fait le « Chemin de St Jacques ». Les personnages sont ainsi

campés, avec minutie et avec soins. Ils agissent et tout est dit sur eux avec une foule de détails pittoresques.

Il n'y a pas de vacances, il convient de préparer le certificat au plus tôt. Mlle Rachel, à la veille de la retraite, fera l'affaire pour donner des leçons aux enfants auxquels on adjoindra la Favantinette.

Michel JEURY n'omet pas les citations extraites des livres de cours parmi lesquels le « Cours de François Maquet, Flot et Roy » que beaucoup d'anciens ont connu.

L'âge du certificat d'études c'est celui de l'adolescence, celui de l'éveil à de tendres sentiments entre tous ces jeunes. Les parents, la demoiselle Rachel, sont témoins, mais que peuvent-ils faire ?

Il y a bien d'autres problèmes, comme par exemple celui de l'enfant qui ne lit pas. Tant pis pour le Mironneau. Nous sommes à la fin des années 30. La Cévenne n'est plus, déjà, ce qu'elle était avant.

Les enfants utilisent parfois dans leurs jeux la langue dite patoise. Ils ont leur vie bien à eux et ce ne sont pas les souhaits des adultes qui auront la préférence quant au choix de leur avenir.

Davy n'est point chagrin d'avoir échoué au certif, et écoute la même Piaf.

En annexes on trouve, dans « L'Année du Certif », des citations de la couleur de ce temps jadis que l'on peut revoir bien plus tard à la lecture de ce roman en forme de mémoire.

Michel Jeury n'en est point à son premier livre et a déjà une bibliographie importante. Il nous est arrivé dans les Cévennes en 1987, venant du Périgord. Il est actuellement installé dans les environs d'Alès.

Prix Cévenol « LE CABRI D'OR »

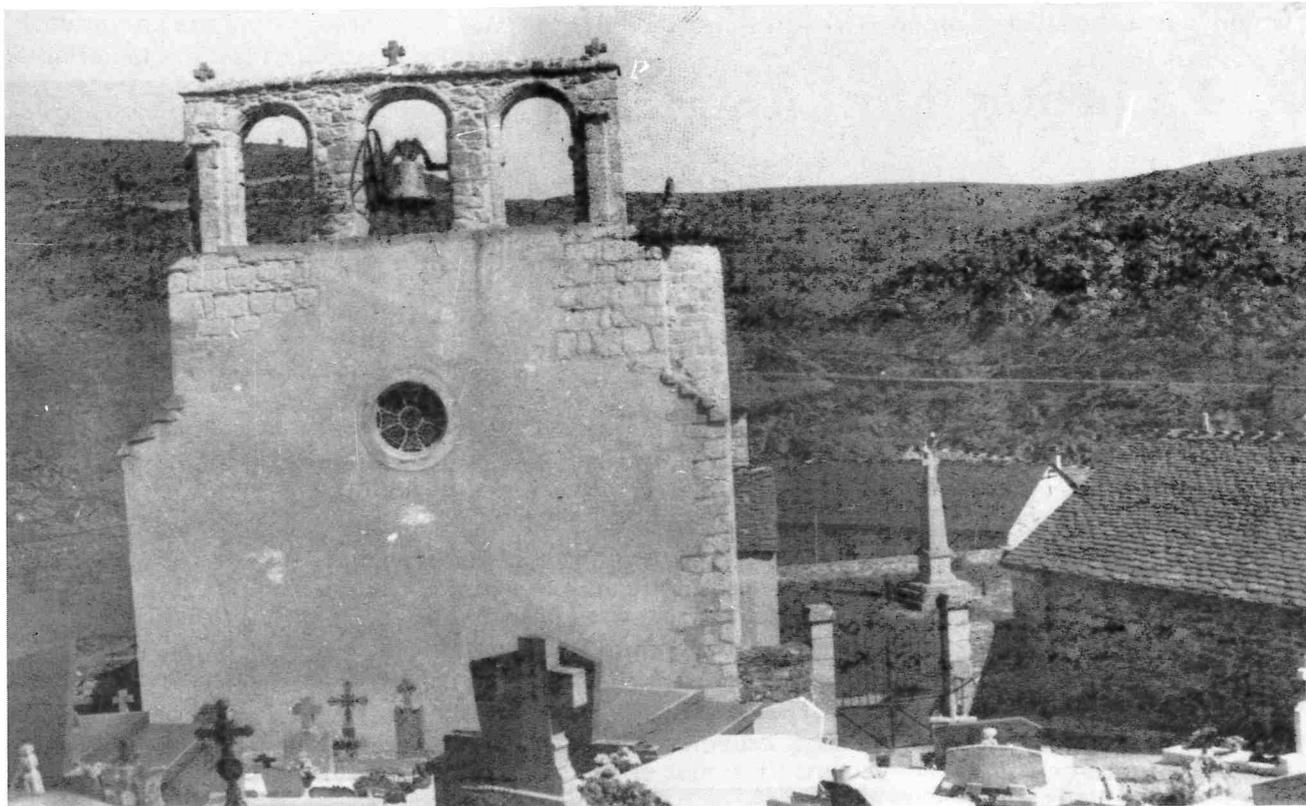


Ce prix littéraire a été attribué, pour la 12^e fois, le 31 mars dernier dans les salons de la chambre de commerce d'Alès, décerné par un jury présidé par M. Louis LEPRINCE-RINGUET.

Max ROMANET a donné lecture du Palmarès, Michel JEURY remporte le premier prix pour : « L'année du certif » devant l'ouvrage d'Hervé PIJAC : « De la Cévenne aux Amériques » dont nous avons déjà parlé.

L'appellation occitane Cabri d'Or qui signifie pour les franchimands « chevreau d'or » surprend quelque peu, car elle laisse entendre qu'il peut s'agir de la désignation d'un livre occitan... Au fait les membres du jury possèdent-ils cette langue ? Il est à croire que le président qui venait de fêter ses 95 ans, né en Alès, la connaît fort bien. Il n'a pas dû la parler souvent dans sa carrière de savant.

D'après la liste des ouvrages présentés par divers éditeurs, il n'en est qu'un seul écrit en langue d'Oc. Il n'en a pas été fait le moindre état. Mystère !



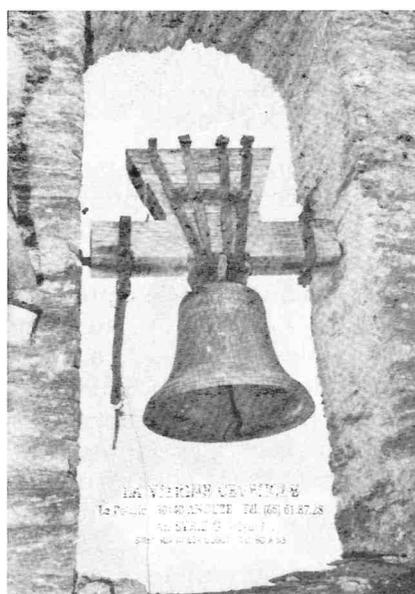
L'Ecole Antique à la découverte de l'art campanaire

L'Ecole Antique de Nîmes et ses dirigeants n'ont pas attendu Pâques pour s'intéresser aux cloches, et c'est dès en début mars qu'elle a consacré quelques unes de ses séances à l'art et l'archéologie campanaires. En salle d'abord, avec une conférence de Janine Reinaud, conservateur des antiquités et objets d'art du département du Gard, sur l'histoire de la cloche depuis l'antiquité jusqu'à nos jours et sur quelques cloches anciennes du Gard, et des interventions concernant les carillons, de Marie Caer et Henri Darasse, responsables l'un et l'autre de l'association régionale des activités musicales du Languedoc-Roussillon.

Le public, ce dimanche 5 mars, était particulièrement nombreux et a apprécié cette première partie de programme, agrémenté de trois films et de la diffusion d'un bref enregistrement musical.

Certains, ont complété leur découverte par la visite de la fonderie de cloches d'Hérépian (Hérault), le 7 mars suivant.

Le but recherché était de montrer l'intérêt et l'actualité du patrimoine campanaire. Janine Reinaud et Henri Darasse y sont parvenus, avec le souci de répondre aux attentes de leurs auditeurs, en révélant de nombreux aspects peu connus des techniques de fabrication et de l'histoire des cloches, de la diversité de leurs utilisations et de leur présence dans la vie quotidienne, ainsi que des méthodes employées



pour leur recensement et leur protection, en mettant en exergue les exemples régionaux.

A cet égard, la comparaison des films montrant les techniques très innovantes utilisées pour la conception du mécanisme du grand carillon de Chambéry et à l'inverse de la pratique très artisanale du carillonneur d'un village de notre région ne disposant que de quatre cloches (il y a aussi de grands carillons symphoniques en Languedoc-Roussillon) a été très intéressante.

L'évocation de quelques remarquables cloches anciennes du département du Gard a aussi été très suivie par un public qui a apprécié l'occasion qui lui a été offerte, une fois de plus, de rencontrer deux spécialistes très compétents en découvrant ce que sont, dans la réalité quotidienne, les tâches d'un conservateur AOA et d'un responsable de l'ARAM, et les problèmes pratiques auxquels ceux-ci ont à faire face dans l'exercice de leurs fonctions, notamment ceux qui résultent des très sérieuses difficultés d'accès aux cloches qu'ils ont à étudier.

La protection du patrimoine campanaire

La genèse de la protection

En France, la prise de conscience de la nécessité de connaître et de préserver le patrimoine campanaire est relativement récente. Certes, les mesures de classement existent depuis longtemps, (la première protection remonte au 10 octobre 1981 et concerne la cloche de Sidiailles dans le Cher, datée de 1239), mais le plus grand nombre de protection est intervenu après les inventaires faits postérieurement à la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat, et pendant la seconde guerre mondiale pour éviter la fonte des cloches par les troupes d'occupation.

A ce jour, près de 5 000 cloches et carillons sont classés au titre des monuments historiques et 4 000 inscrits à l'inventaire supplémentaire.

Initialement protégés sur des critères d'ancienneté, de décoration ou d'inscription, on leur reconnaît également depuis 1985 un intérêt technique et musical.

• Les critères de protection

Il est parfois délicat de dater ou bien simplement de caractériser avec précision une cloche ancienne.

Les critères sont nombreux, mais, dans l'état actuel des connaissances, seuls doivent être retenus : la forme, le profil, les décors assortis ou non d'inscription et la structure du son.

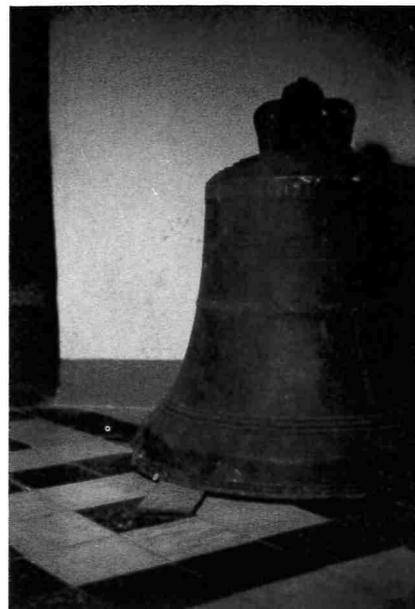
1) La forme - Sans remonter à la nuit des temps (la cloche est supposée originaire de l'Extrême Orient entre 2250-1000 avant JC on peut noter que vers les XI^e et XII^e siècles les cloches sont dites « cloches en ruche » par analogie avec les ruches traditionnelles en osier.

Au cours de ce dernier siècle apparaissent parallèlement les cloches en « pain de sucre » dont

le son était plus gai et suave. Les considérations d'ordre musical sont à l'origine de leur développement.

Enfin, aux XIV^e et XV^e siècles apparaît la forme gothique que nous connaissons aujourd'hui ;

2) Les inscriptions - L'écriture onciale a été éliminée par l'alphabet gothique employé aux XIV^e et XV^e siècle sous la forme majuscule. L'écriture minuscule n'apparaît qu'au XV^e siècle et perdure jusqu'au XVII^e malgré l'usage universel de la capitale



romaine à partir de 1600. Quant aux chiffres arabes, bien que connus dès la fin du X^e siècle, ils n'apparaîtront sur les cloches qu'après le XV^e siècle.

Les abréviations que l'on trouve dans les inscriptions du XIV^e, XV^e et XVI^e siècles se rapprochent de celles employées dans les manuscrits de cette époque. Dès l'apparition du type romain, elles se réduisent à la lettre initiale, seule, ou accompagnée des premières ou dernières lettres du mot. Les fautes sont assez répandues, elles proviennent du peu de maîtrise des langues par les rédacteurs des textes ou tout simplement de maladres-

se du compagnon fondeur.

A l'occasion de la bénédiction de la cloche, l'inscription comprend très souvent l'indication des noms du parrain et de la marraine, mais aussi ceux des consuls, du maire, du curé, du prieur ou du vicaire ou encore de ceux qui exerçaient une charge comme député, greffier, barilli, conseiller du roi, médecin, ermite... sans oublier naturellement celui du seigneur du lieu.

De ce point de vue, les cloches constituent une page de vie de la localité.

3) L'iconographie - Les cloches antérieures au XV^e siècle sont souvent dépourvues de déco

ration. Par la suite, l'importance de la décoration peut varier selon la destination et selon le fondeur. En dehors des croix d'ornements placées sur presque toutes les cloches d'édifices religieux, beaucoup de mystères du Christ sont représentés : Annonciation, Nativité, Adoration des Mages, Fuite en Egypte, baptême du Christ, Flagellation, Christ aux outrages, Crucifixion, Descente de la Croix, Christ de Pitié, Résurrection.

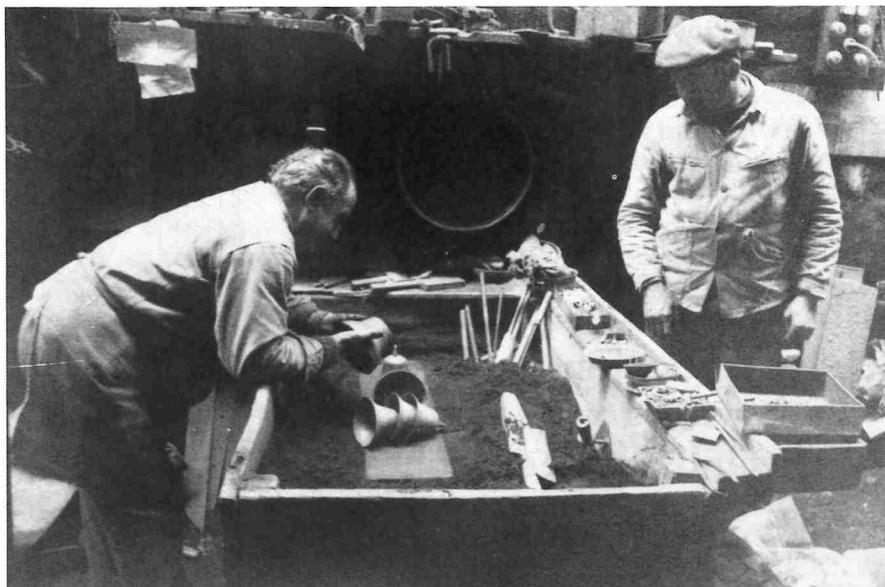
La Vierge apparaît presque toujours tenant l'Enfant Jésus dans ses bras, ou parfois lors de son couronnement ou bien c'est l'Agneau pascal, un ange, un cœur entouré d'anges, un ostensor. On voit souvent St. Michel terrassant le Dragon, ce qui est normal en raison de la situation de la cloche.

A cette iconographie religieuse peuvent être associés des attributs liturgiques : calice avec hostie, instruments de la Passion, ancre, croix de Saint André, épée de Saint Paul, houe et soc de char-rue de Saint Isidore...

Lors de la dernière commission départementale des objets mobiliers, 6 des 8 cloches présentées ont été proposées pour un classement parmi les monuments historiques dont celle de l'église paroissiale d'Aumessas, qui date de 1539, très richement décorée elle présente de plus l'intérêt d'avoir été déposée récemment du clocher et d'être visible par tous.

Le Fondeur d'Hérépian

L'un des films présentés, produit par l'Office départemental d'Action culturelle de l'Hérault et les Musées des techniques et cultures Comtoises, est l'œuvre de Georges Nivoix et Sylvie Groueff.



Réalisé avec des moyens professionnels, « François Granier, fondeur de cloches » propose en 24 minutes un témoignage fidèle sur un homme et une technique, un voyage entre le secret du trait et le savoir-faire du geste.

Les cloches, objets de tradition et de patrimoine, fascinent par leur musicalité qui emplit toujours nos paysages sonores contemporains, à la ville comme à la campagne. Combien d'évènements ont-elles célébré et pour combien d'autres sonneront-elles encore ?

« François Granier m'a faite » : cette inscription fixée dans l'airain rappelle que bien des cloches de la région doivent leur voix au fondeur d'Hérépian. Aujourd'hui retraité, il était le successeur d'une longue tradition familiale de fabricants de sonnailles, clochettes et grelots, implantés dans le Nord de l'Hérault. La technique de fonte des cloches d'église avait été acquise au début des années 1930 par son père, Joseph Granier. Elle remonte bien

au-delà, comme en témoignent par exemple les planches de l'Encyclopédie de Diderot et elle continue toujours à Hérépian dans les locaux de la fonderie Bruneau-Granier.

Ce film invite donc à suivre pas à pas François Granier dans cet art de fondre de « belles et bonnes cloches », inchangé depuis le XVIII^e siècle. Dans la partie secrète de l'atelier, les tracés transmis de génération en génération, déterminent d'abord le profil de la dame de bronze, anticipant sur la note et sur la « voix ». La main du fondeur prend ensuite le relai et réalise les grands moules d'argile : noyau, fausse cloche, manteau qui reproduiront la forme désirée et seront capables de résister au métal en fusion. Enfin, le ruisseau de feu et la gerbe d'étincelles de la coulée parachèvent l'œuvre qui aura demandé plus d'un mois de patience et d'efforts pour un objet toujours unique. La caméra accompagne également le fondeur en visite, dans les clochers

FONDERIE DE CLOCHES SAINT-JOSEPH

CLOCHES, - CARILLONS
CLOCHETTES - SONNETTES - GRELOTS
SONNERIE ÉLECTRIQUE DES CLOCHES

R. C. Béziers 58 A 5

Téléphone : 25 à Saint-Gervais



JOSEPH GRANIER

Maison Fondée en 1800

SAINT-LAURENT-DES-NIÈRES

par SAINT-GERVAIS (Hérault)

Chèq. Post. : Montpellier 276-47

(cathédrale de Béziers) et nous donne à voir le « baptême » et l'installation de la nouvelle cloche dans un village de l'Aveyron.

Il est possible de se procurer un exemplaire du film « François Granier, fondateur de cloches » au prix de 90 F l'unité, plus 18 F de port en s'adressant à :

ODAC - Hôtel du Département
1000 rue d'Alco 34087 Montpellier Cedex 4
Tél. 67 84 68 85

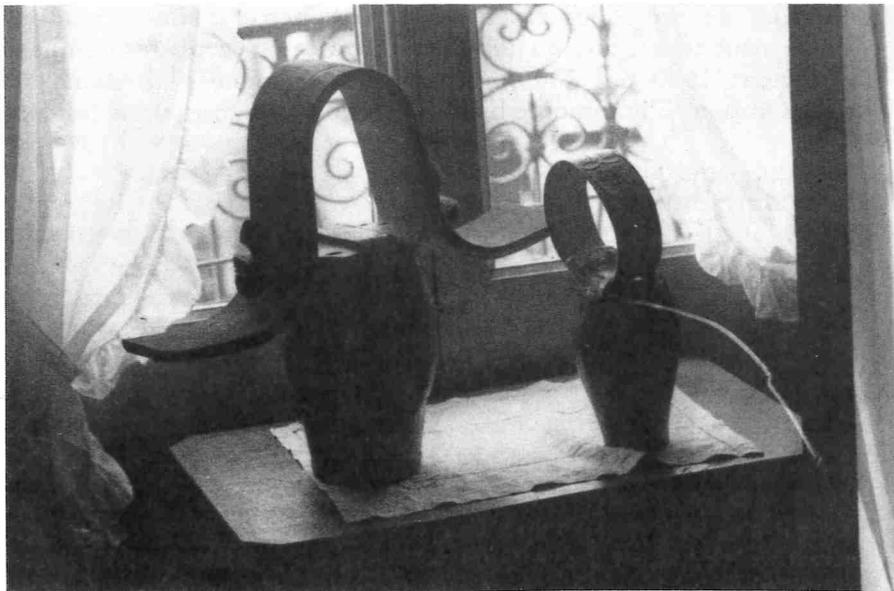
**Une association nationale
au service des amateurs
et spécialistes des cloches
et carillons**

La Société française de Campanologie

On sait que la Campanologie aujourd'hui intéresse en France un nombre de plus en plus élevé d'amateurs et de professionnels aux compétences variées : sonneurs, carillonneurs, musiciens, ethnologues, campanologues, mais aussi responsables confrontés aux problèmes de conservation, mise en valeur, entretien du patrimoine campanaire.

Ce patrimoine comprend non seulement les cloches anciennes ou nouvelles, les sonneries et les carillons, les horloges monumentales et les jacquemarts, les clochettes à manche et les rouets liturgiques... mais désigne également, attachés aux cloches, un répertoire musical et des traditions ancestrales, des usages tant civils que religieux... toutes ces facettes constituent la richesse d'un ensemble indissociable.

Fondée en 1987, la Société française de Campanologie, se consacre à toutes les branches de l'art campanaire : fabrication, conservation, esthétique, histoire, littérature, musique, avenir...



« Notre Dame, mon âme a passé dans mes cloches. C'est à Vous que je les offre. Puissent-elles au matin de vos fêtes éveiller l'amour dans les cœurs et me valoir par Vous l'entrée du Paradis ».

MARIE

le Bourdon de 4.000 kg. de la Cathédrale St-Nazaire à Béziers



« Il est si beau, qu'on le dévore de baisers »
Chanoine BLAQUIÈRE.

Fonderie de Cloches Saint-Joseph

JOSEPH GRANIER
St-LAURENT-des-NIÈRES par St-Gervais-sur-Mare (Hérault)
Fonderie à CASTANET-le-BAS

R. C. Béziers A 7332 Téléphone 8 St-Gervais

Elle rassemble tous ceux qui, à un titre quelconque, s'intéressent aux cloches et aux carillons ; dans un climat résolu de pluralisme, d'ouverture et de respect mutuel, la S.F.C. œuvre au développement de la connaissance et de l'amour de l'art campanaire. Carrefour de compétences diverses et complémentaires, elle se veut aussi force de proposition.

Elle organise elle-même ou en collaboration avec d'autres associations amies, des visites-conférences, des journées d'étude et diverses actions culturelles.

Elle met à la disposition de ses membres des ouvrages spécialisés en langue française ou étrangère, des dossiers thématiques, des documents iconographiques : photographies, diapositives, cartes postales anciennes ou modernes, affiches... (consultation sur RV exclusivement).

Enfin, elle publie Patrimoine Campanaire, bulletin semestriel



L'Ecole antique de Nîmes

A l'origine de nombreuses manifestations, conférences, visites, sur l'ensemble de notre département, organise des sessions d'été passionnantes et édite des publications qui le sont tout autant. Nous ne manquerons pas de revenir sur cette association ouverte à tous ceux que l'histoire, l'archéologie et les monuments de l'Antiquité et du Moyen Age intéressent. La cotisation annuelle de membre actif, uniquement destinée à couvrir les frais d'expédition des différentes communications s'élève à 50 F (25 pour les étudiants).

Son siège : Ecole antique de Nîmes 13, bd Amiral Courbet, 30000 Nîmes

Après une session d'hiver bien remplie, la session d'été, toujours très suivie, propose, du 4 au 12 juillet d'aborder grâce à des conférences et des excursions en Languedoc, Provence et Ligurie « La fin du monde antique et l'art paléochrétien ». Mais avant, le 21 mai prochain, une excursion est proposée, sous la conduite du Docteur René Bosc, dans le Sommiérois. En matière de publications, le très actif président de l'Ecole antique de Nîmes, ancien conservateur du Musée archéologique de Nîmes, nous demande de préciser que le bulletin bibliographique édité par Epona SARL qui présente régulièrement une sélection de nouveautés et de titres un peu plus anciens méritant d'être rappelés, est envoyé gratuitement à toute personne en faisant la demande à Epona, 17 rue de l'Arsenal, 75004 Paris, tél 1 48 04 55 55.

A Montpellier

Le Musée des Moulages

Il existe dans notre région, le musée des moulages, créé en 1890 par la Faculté des Lettres et ouvert dès cette année là au public lors de la célébration du sixième centenaire de l'Université de Montpellier, il est installé depuis 1966 dans un cadre neuf, conçu à cet effet, il offre une collection parmi les plus riches de France. Plus de trois cents pièces de sculpture antique, statuaire et ensembles monumentaux, réparties selon un ordre chronologique :

- Art Egyptien : statues de rois, inscription de Rosette...

- Art Grec archaïque : Kouroi, Lorès, métopes du temple d'Assos, monument des Harpies à Xanthos ; métopes du trésor des Sicyoniens à Delphes, métopes du temple de Sélinonte, du trésor de Siphons, frontons du temple d'Egine, reliefs et stèles funéraires...

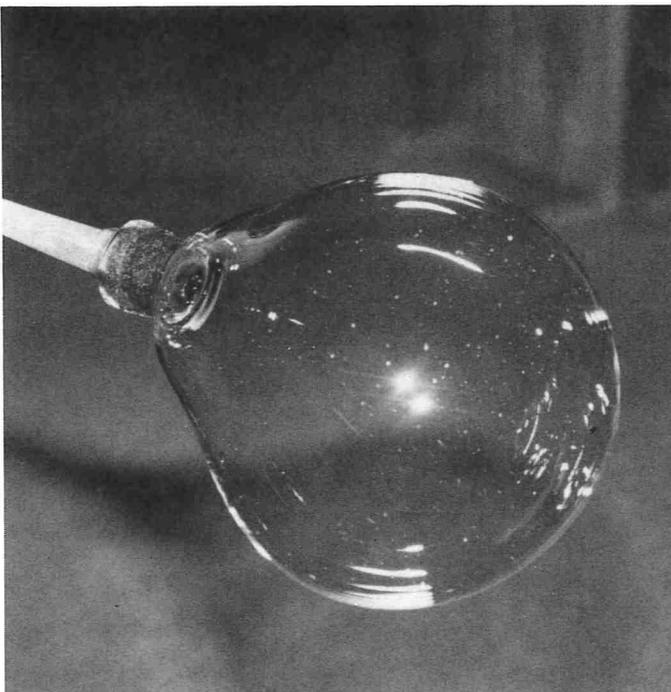
- Art Grec Classique du V^e siècle avant J.C : métopes, frises et frontons du Parthénon, Caryatides de l'Erechtheion, frises du temple de Bassae, reliefs funéraires, statues de Myron (Discobole), Poyclète (Diadumène), Crésilas, Phidias (Athéna, Amazone...)

- Art Grec du IV^e siècle avant J.C. : frise du mausolée d'Halicarnasse, statues de Praxitèle (Aphrodite, Apollon, m Vénus d'Arles...), Scopas (Méléagre), Lysippe.

- Art Hellénistique : Victoire de Samotrace, Vénus de Milo, Apollon, Ephèbre, portraits de philosophes et d'écrivains, copies romaines.

- Frise du grand autel de Pergame et statues de guerriers de style pergaménien, statuaire de Rhodes, groupe de Laocoon.

Chaque pièce possède une étiquette portant les indications suivantes : date et appartenance, personnages, scènes ou monuments représentés, lieu de trouvaille, matériau, musée d'exposition. On peut également admirer dans ce musée qui sans piller les trésors mondiaux, permet de les approcher de près, cent cinquante pièces d'art médiéval



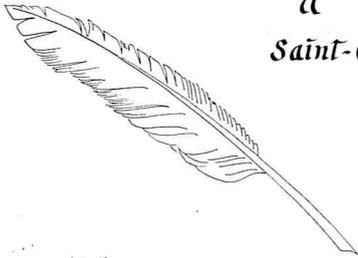
appartenant essentiellement à la période pré-romane de la vallée du Rhône, de la Provence, du Roussillon et de l'Auvergne : sarcophages paléochrétiens, frises et chapiteaux romans.

Musée du Scribe

1^{er} SALON

L'ÉCRITURE EN FORMES

à
Saint-Christol-les-Alès



Talents et savoir-faire en action en
calligraphies occidentale, arabe et orientale,
Enluminures, relures, gravures, décorations
de textes, peintures, encre de chine, portraits,
caricatures, papier végétal, objets d'écriture, etc...



Maison pour Tous



Samedi 22 et Dimanche 23 Avril 1995
de 10 h à 12 h et de 14 h.30 à 18 h.30
Entrée libre et gratuite

L'association d'AVANT HIER A HIER qui anime et gère le MUSEE DU SCRIBE de SAINT CHRISTOL LES ALES, aux portes d'Alès dans une maison du XVII^e siècle, est un atout de la vie culturelle de SAINT-CHRISTOL.

Le Musée du Scribe nous propose entr'autre d'admirer une collection unique en France de plumes, porte-plumes et encriers, les techniques de fabrication du papyrus, du parchemin et des papiers, et faire un clin d'œil nostalgique avec la reconstitution d'une salle de classe des années 1920.

Par des activités diverses (visites du musée, animation, atelier d'écriture, expositions itinérantes, etc...) elle est en contact permanent avec des acteurs et des artistes du monde de la lecture, de l'écrit et du livre.

Le souhait des organisateurs est de faire de ce salon un salon artisanal où l'on pourra faire découvrir les anciens gestes, les anciennes traditions à une génération qui subit une vie moderne qui nous propulse sur des claviers, devant des écrans, et qui nous fait oublier ces vieilles traditions et notre patrimoine du savoir faire.

Réunir une quinzaine d'acteurs tels que des calligraphes occidentaux, arabes et orientaux, un relieur d'art, des peintres divers, un fabricant de papier végétal, un enlumineur, un graveur, un caricaturiste, un portraitiste, un collectionneur d'instruments d'écriture, c'est le pari que s'est donnée l'association afin de pouvoir offrir cette magnifique vitrine au grand public régional à l'occasion de ce salon où l'entrée sera publique et gratuite.

Ce salon de l'Écriture en Forme va donc réunir une quinzaine d'artistes-exposants, il doit être un lieu de rendez-vous des personnes amoureuses du livre et de l'écrit.

Des études de base en dessin industriel, un esprit collectionneur, une nostalgie du passé, le goût des belles écritures, une passion qui frise parfois la folie, autant d'arguments qui ont contribué à la réalisation de cet écrivain, qui renferme des trésors sur l'écriture et l'école qu'est le MUSEE DU SCRIBE.

Ce dernier connaît un succès grandissant qui dépasse largement nos frontières et fait rêver un bon nombre de passionnés et de collectionneurs.

On profite de ce salon pour lancer un tableau de taxologie calamophilique (pour les personnes non averties : méthode de classement des plumes), unique au monde.

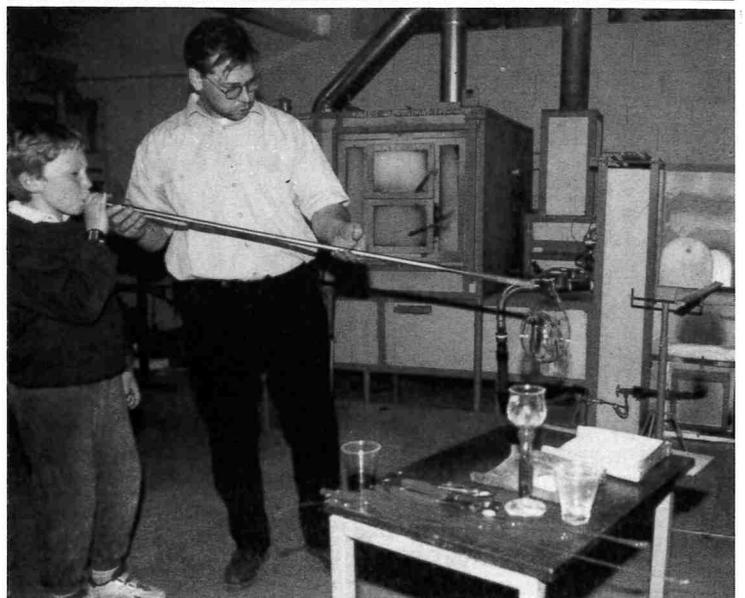
Vous pourrez admirer, en exclusivité, plus de 300 plumes, parmi les plus belles du monde, mises en valeur dans ce tableau très pédagogique.

Ce dernier va ensuite parcourir la France et l'Europe pour faire rêver d'autres publics à l'occasion de diverses expositions.

Le Musée du Scribe est ouvert :

- du 1^{er} Juillet au 31 Août tous les jours de 14 h 30 à 19 h
- du 1^{er} Septembre au 30 Juin tous les samedis et dimanches de 14 h 30 à 19 h.

Toutes les visites sont guidées et durent 1 h 15.



MES JEUNES ANNEES AU PAYS NOIR

Souvenirs... de Tamaris, Saint-Martin de Valgalgues...

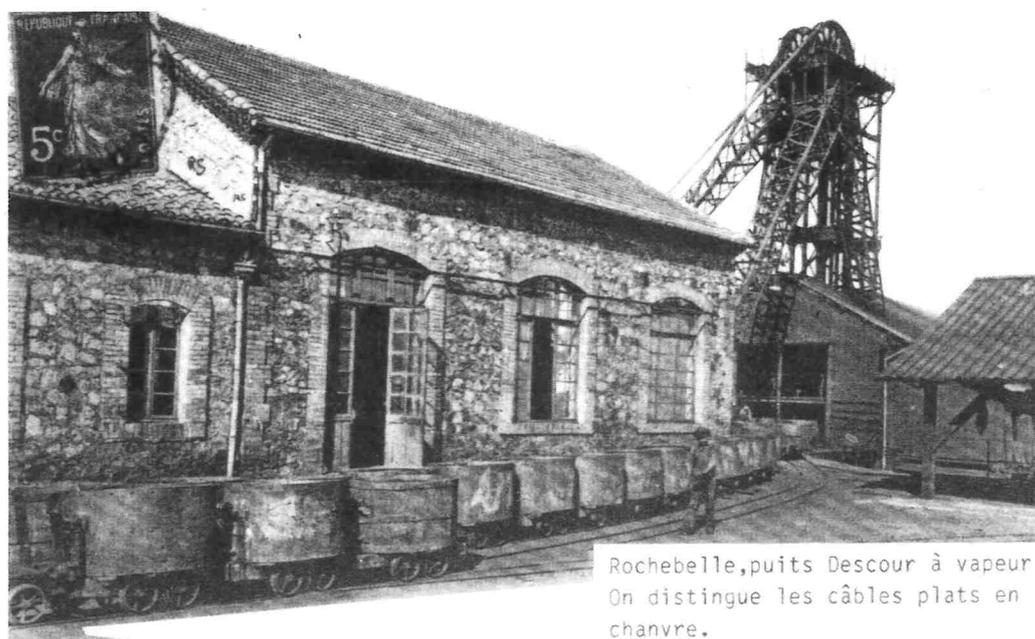
par Clovis SACLIER

— MON STO ou GUEULE NOIRE BIS —

Comme on le sait, j'étais retourné à la mine. Les mineurs étant requis civils, j'échappais au STO. On m'avait affecté à Rochebelle fond.

L'extraction du charbon ne se faisait pas encore par taille comme ce sera le cas par la suite. A partir du puits principal, au premier niveau, une longue galerie amenait à des plans inclinés qui descendaient jusqu'à un niveau inférieur. De chaque côté du plan, des avancements prénétraient dans les couches à exploiter.

Pour extraire le charbon on forait à la perforatrice à air comprimé une série de trous convergents vers le centre. On chargeait avec des bâtons de dynamite et on reliait les fils des détonateurs à une ligne électrique en quittant le travail. Le tir avait lieu de l'extérieur quand tout le personnel était sorti afin d'éviter tout accident en cas de dégagement instantané de gaz. On finissait l'abattage au pic. Il régnait une chaleur qui rendaient encore plus insupportable la poussière et le manque d'air. Beaucoup de mineurs travaillaient nus (22). Quand le chantier s'éloignait trop et que la situation devenait intenable, on mettait un petit ventilateur



à l'entrée qui soufflait l'air au fond dans une manche de toile. L'aération générale se faisait par le plan entre le premier niveau par lequel arrivait l'air frais du jour et le niveau du bas d'où il était aspiré à la surface par de puissants aspirateurs.

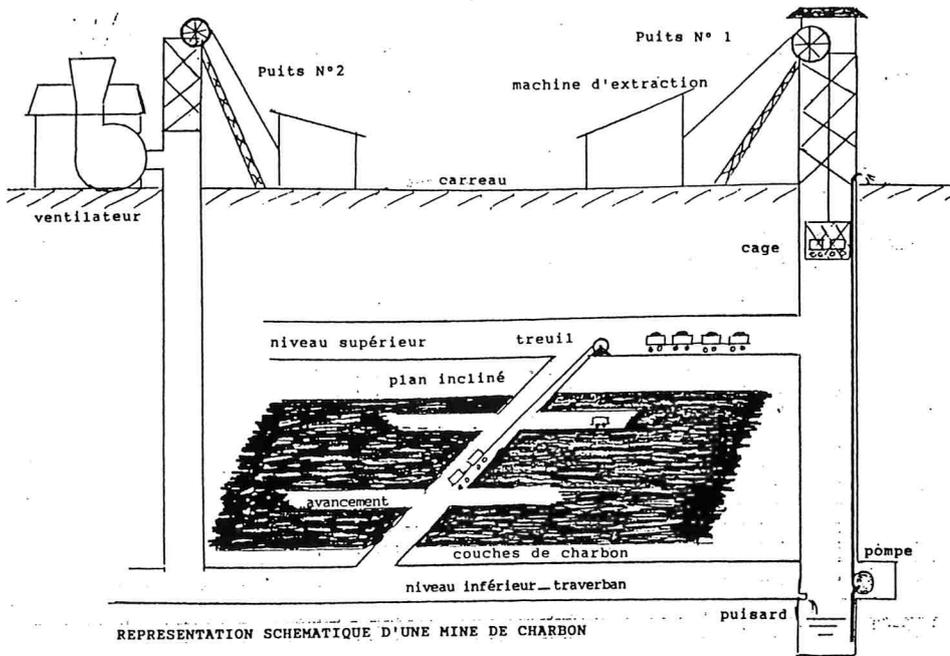
On étayait à mesure de l'avancement, un cadre tous les 80 cm environ. On mettait une pile de bois de chaque côté sur laquelle on plaçait le chapeau. Les trois pièces étaient entaillées en chicane de façon à s'emboîter parfaitement l'une sur l'autre pour une parfaite stabilité. Des planches étaient glissées dans les parements et sous le toit qu'on calait au remblai.

Un jour l'ingénieur au cours de sa tournée m'interpelle. Il s'était mis en tête de faire de moi un boiseur. Il me tend une hache et me demande de faire une entaille de

chapeau. Fidèle à la méthode qui m'avait déjà réussi, et surtout maladroit, je frappe tantôt à droite, tantôt à gauche mais jamais au même endroit, tant et si bien que l'ingénieur me prend la hache des mains en me disant « c'est pourtant pas difficile ».

Joignant le geste à la parole, il frappe un premier coup, le second tombe à côté, le troisième manque le bois. Pas si facile ! De dépit il jette la hache à terre et part sans dire un mot. Je n'ai plus entendu parler de boisage.

Les bennes pleines étaient remontées par un treuil jusqu'au niveau d'où elles étaient acheminées vers le puits. On m'avait mis à la conduite d'un de ces treuils. Avec deux cylindres à double effet fonctionnant à l'air comprimé on arrivait à remonter six bennes plei-

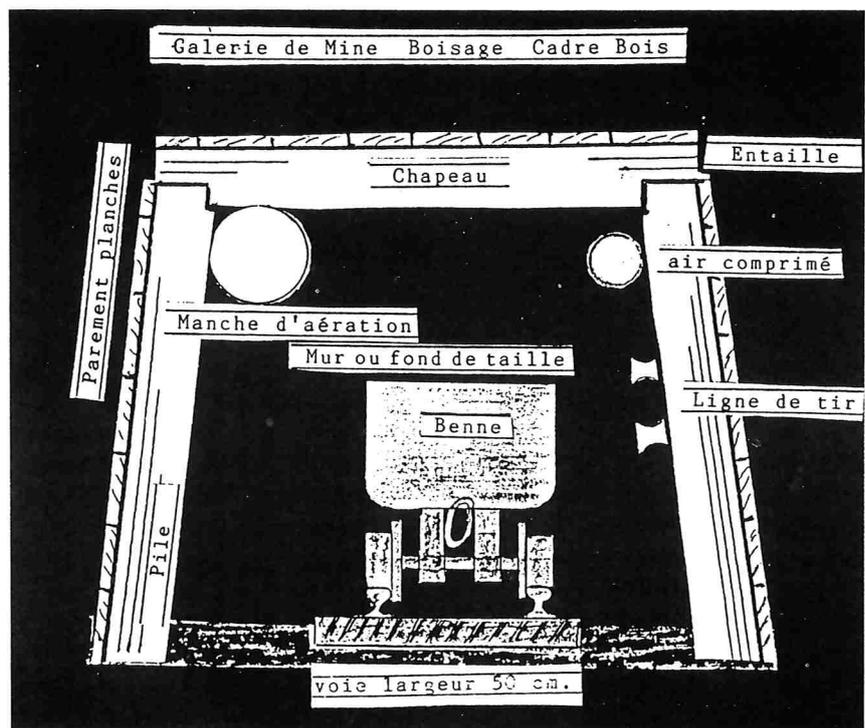


REPRESENTATION SCHEMATIQUE D'UNE MINE DE CHARBON

nes dans une forte pente. Un fil de fer courant le long du plan aboutissait à une clochette. On avait un code : un coup, stop ; deux coups, monter ; trois coups, descendre. Un roulement suivi de 2 ou 3 coups signifiaient monter ou descendre lentement. Ce matériel était vétuste. Un matin vers la fin du poste de nuit il était arrivé un accident qui aurait pu avoir des suites beaucoup plus sérieuses. L'accrocheur du bas avait l'habitude malgré que cela soit interdit, de se faire remonter par la dernière manœuvre. Il se postait replié sur lui-même sur l'attelage de la première benne. Alors que le convoi arrivait à mi-course, le câble casse brutalement. Les six bennes repartent dans la pente à un train d'enfer emportant notre homme dont je vois fuir la lampe à la vitesse d'une étoile filante. J'alerte les chantiers, on descend lui porter secours. Nous le retrouvons ficelé comme un saucisson dans les spires du câble. On le dégage avec beaucoup de mal mais nous n'étions pas au bout de nos peines. Il était blessé et traumatisé. Il fallait l'emporter à l'hôpital sur un brancard fait de deux planches. Dans le niveau, les bennes en attente d'être remontées ne laissaient la place pour passer qu'en file indienne. La seule solution étant de le traîner au dessus du convoi de charbon sur deux ou trois cent mètres. Heureusement pour lui, ses blessures n'étaient pas trop graves, mais il a dû s'en souvenir longtemps.

le sentiment de claustrophobie d'autant plus accusé que l'espace pour se mouvoir est des plus restreint. Dans le noir avec une lampe qui n'éclaire guère à plus d'un mètre ou deux, on se cogne partout. Dans le niveau les berlines en stationnement ou en mouvement laissaient juste le passage, souvent les pieds dans l'eau. Un caniveau qui court tout au long conduit les égouttements parfois importants jusqu'au puits où une grosse pompe remonte cette eau en permanence. Dans certains chantiers il y a le gaz qui filtre à travers le charbon. A Fontanes c'était l'acide

signes à première vue mineurs, par exemple un écoulement insignifiant mais permanent de caillasse qui filtre à travers les planches et finit par laisser un vide important. Un bloc se détachant alors du toit peut écraser le boisage. Un éboulement peut aussi se produire de façon imprévisible, comme une benne qui déraile et emporte un cadre. S'il n'y avait plus de catastrophes spectaculaires comme autrefois où des dizaines de mineurs laissaient leur vie, grâce aux précautions prises, notamment les tirs depuis l'extérieur, il se produisait beaucoup d'accidents et les



Dans la mine le danger était partout. Il y avait d'abord au début

blessés étaient nombreux, ce qui avait conduit les mines à construire leur propre hôpital à Rochebelle. Parfois l'accident était mortel comme celui qui avait coûté la vie à mon malheureux ami Falgon et à bien d'autres. Les veuves de mineurs étaient nombreuses. Dans la mine chacun est responsable, chaque geste doit être prudent.

Chaque mineur emportait son souquet qu'il refendait pour faire du bois d'allumage. Le souquet c'est le rondin qui reste quand on découpe une pile ou poteau pour l'ajuster à la demande. Il pouvait faire de 15 à 60 cm. La direction venait d'interdire cette pratique sous prétexte d'abus. Un collègue aurait bien voulu passer outre, mais il redoutait la fouille. Je lui propose une feinte : il emportera son souquet à la barbe du garde Delbois, si zélé qu'il n'hésitait pas à se lever la nuit pour venir contrôler la sortie du poste. Je sors le premier, apercevant le garde, je m'enfuis à toutes jambes.

Celui-ci croyant avoir affaire à un contrevenant me rattrape, fouille mon cabas. N'y trouvant rien de suspect, il me demande pourquoi cette fuite, je lui réponds que c'est à cause d'un besoin urgent.

Pendant ce temps le coupable passe incognito. Afin de tourner le règlement, me souvenant des femmes du criblage, je lui suggère d'emporter des copeaux, ce que je fais aussi. Notre garde Delbois surpris se gratte derrière l'oreille, mais ne trouve rien à redire, la consigne ne concerne que les souquets.

L'ennemi trouvant sans doute que le recrutement pour le STO n'était pas suffisant organisait des rafles à la sortie des usines, des cinémas ou sur les routes. Ils contrôlaient les cartes d'identité. Ils avaient instauré le couvre-feu à 22 heures. Au-delà, il fallait montrer un auschveitz ou laisser passer indispensable pour se rendre au travail ou en revenir.

Ceux qui n'étaient pas en règle, mais aussi sans raison, des jeunes étaient embarqués illico et expédiés d'emblée outre-Rhin. Par prudence, il valait mieux ne pas les rencontrer. Heureusement le moindre barrage était aussitôt signalé et on se débrouillait pour les éviter quitte à passer par des sentiers.

Avant de s'engager à découvert, on écoutait attentivement si l'on ne percevait pas de bruit de bottes et on passait sans traîner.

De plus dans tous les secteurs des ouvriers qualifiés étaient désignés d'office, tel un de mes nouveaux amis, cheminot, qui lui, échappera à la déportation grâce à un subterfuge. Lors du contrôle médical préalable, il est éliminé à la suite de l'analyse des urines. Il avait versé clandestinement dans l'éprouvette un flacon de celles de sa femme diabétique grave !...

— LES SUITES D'UNE RENCONTRE —

Un dimanche de juin au cours d'une promenade à vélo, je tombe tout à fait par hasard sur la famille Cellier, nos anciens voisins de St Félix. Leur fille, ma petite camarade de jeux, avait grandi. Je la trouvais bien jolie. Cette rencontre toute fortuite devait avoir la suite que l'on devine...

Passe le temps. J'étais maintenant marié...

Nous nous étions installés à Tamaris. Quelques économies m'avaient permis d'acheter notre mobilier. Ma nouvelle moitié arrivée, grâce à une mère prévoyante, avec un beau trousseau, avait paré au reste. Mes beaux-parents habitaient, tout près de l'Abbaye de Cendras. C'était alors la campagne. En plus de la vigne, ils avaient un très beau jardin où ils faisaient venir toutes sortes de légumes.

Avec la proximité de la rivière, un simple tuyau de fer enfoncé de quelques mètres suffisait pour avoir de l'eau en abondance qu'on remontait avec une pompe à bras pour l'arrosage. Ils élevaient des poules, des lapins, et une chèvre, de quoi améliorer un peu l'ordinaire. Avec les fruits : abricots, figes, on faisait de la confiture en remplaçant le sucre par du moût de raisin,

mais pour la conserver il fallait y ajouter un peu d'acide salicylique ou aspirine ce qui la rendait aigrette.

La Compagnie avait loué au châtelain de la Fare, monsieur Dumoulin un ancien diplomate, les vastes terres situées sous le château pour cultiver uniquement des pommes de terre destinées à son personnel. Le père Cellier, en tant qu'ancien agriculteur avait été désigné pour gérer cette plantation. Il lui suffisait de traverser le Galeizon pour se rendre à son travail où il avait une vingtaine de personnes sous ses ordres. La récolte abondante, qui dépassait largement les prévisions, donnait lieu à une répartition appréciée.

Les maquisards de la haute vallée du Galeizon avaient vu là l'occasion de s'approvisionner facilement. Ils arrivaient avec leur camionnette et repartaient avec un bon chargement. Le garde Delbois, collaborateur notoire et grand pourchasseur de patriotes était hors de lui parce qu'on ne le prévenait qu'après coup. Il avait expressément défendu qu'on leur laisse emporter quoi que ce soit ; mais ils récidivaient sans demander d'autorisation et avec la complicité passive du personnel. Une fois, le couple de receveurs du bureau de poste de la Beaume, collabos dans l'âme et qui n'en étaient pas à leur première dénonciation, les ayant repérés, avaient



Une galerie de mine.

aussitôt alerté notre garde, lequel accourt à toute allure, fou furieux et armé, croyant à lui tout seul intimider nos jeunes résistants. Ceux-ci le maîtrisent facilement et l'emmènent au maquis où sans autre forme de procès, il sera fusillé, non sans avoir donné ses informateurs, lesquels ne devaient pas dormir sur leurs deux oreilles. Ils avaient raison. Quelques jours après, une rafale de mitrailleuse mettait fin à leurs exploits et les expédiait rejoindre celui qui s'était compromis avec l'ennemi. On commençait à régler les comptes.

L'appoint du jardin était le bienvenu, mais pour la minuscule attribution semi-mensuelle de viande, comme il n'était jamais certain qu'il y en aurait pour tous, nos femmes faisaient la queue dès 4 heures du matin par tous les temps. Je me souviens de la mine décomposée que je trouvais à la mienne un jour en rentrant du travail.

Le maquis avait fait sauter un pylône du côté de l'usine. Nos bourreaux avaient réagi immédiatement en arrêtant tous ceux qui par malchance se trouvaient dans la rue, y compris la quinzaine de jeunes femmes dont elle était, qui attendaient leur tour devant la laiterie Osti et qu'ils avaient fait aligner avec force cris et menaces, la face contre le mur du café France. Connaissant leurs méthodes et leur brutalité, elles étaient peu rassurées et s'attendaient au pire. Par bonheur on avait fini par les libérer tremblantes de peur et de froid.

On allait passer le week-end comme on dit aujourd'hui à l'Abbaye. Mes beaux-parents étaient de bien braves gens. Ils n'allaient pas échapper à mes farces. Il fallait bien se détendre un peu.

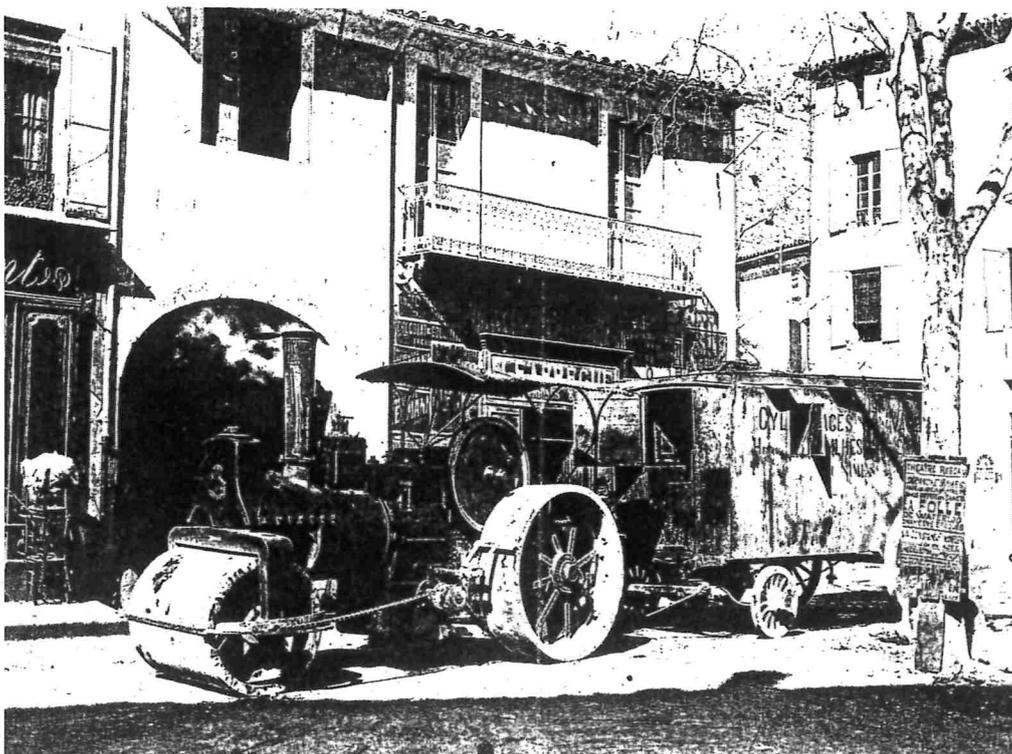
Tuer un cabri c'était une fête, en tout cas un bon dîner en perspective. Un dimanche matin en arrivant, nous les trouvons tous les deux au jardin. Je vais, moi, faire un petit tour à la cuisine soulever un peu les couvercles comme à mon habitude pour voir ce qui se mijote. Justement sur le coin du feu, dans un faitout, un gigot de chevreau attend l'heure du dîner. Il me vient une idée. Je cache le rôti dans le buffet, je renverse un peu la casserole et j'entrouvre la porte.



Chevalement à Destival

Quand maman Cellier monte, elle pousse une exclamation. Le père Cellier qui arrive derrière croit sans plus réfléchir à un coup du chat. Il reproche : « As pas barras la porto » (tu n'as pas fermé la porte). Il saisit un manche et sort en criant « puto dé cat » (traduction inutile). Le minou, ignorant ce qui se trame contre lui, en toute innocence se fait la barbe tout en haut du pilier du portail, hors de portée heureusement du bâton vengeur. Je ris si fort que maman Cellier comprend tout et le rappelle aussitôt — Viens c'est ton gendre qui te fait marcher ! — Il avait marché en effet. Ce ne sera pas la dernière fois. C'était un bon vivant, il était le premier à en rire.

(à suivre)



(22) La chaleur augmente sous terre de 1° par 30 m de profondeur.

Rouleau compresseur à vapeur (1945) et sa remorque (roulotte) devant le magasin d'électricité de Restouble Germain Plan de Brie à ANDUZE

« Amouùn sùs la téouladò » (Là-haut sur le toit)

Sur le « toit » de la Vallée Française il est un lieu bien particulier, un de ces endroits où on a quelque peu l'impression de se trouver face à face avec l'éternité. Sans doute ici souffle l'esprit, peut-être plus facilement perceptible à travers l'immensité, le gigantisme de la matière.

Sur ce site l'homme si orgueilleux soit-il, prenant conscience de la démesure de la nature, se sent incroyablement petit, dérisoirement faible, et comprend qu'il n'est qu'une très infime particule, égarée dans la masse de ce qu'il est convenu d'appeler l'univers.

— UN NOM VENU DE SI LOIN —

Cet espace hors du commun, ce site particulier, c'est là-haut, tout là-haut, sous la bordure du plateau de la Can de l'Hospitalet : le Col de Tartabisac. Ce nom a la consonnance un peu rêche, dure, presque âpre, mais point désagréable, traversant sans rien perdre de sa saveur, à peu près vingt siècles de temps, lui vient tout droit de l'époque Gallo-Romaine.

Il est bien difficile de savoir ce que faisaient à Tartabisac ces lointains ancêtres. Il n'est pas du tout impossible que les grosses résurgences d'eau tout proche soient à l'origine de la fréquentation du lieu où de toute façon la facilité du passage a toujours été un plus incontournable à n'importe quelle époque. Il en est encore ainsi actuellement, pour les randonneurs pédestres, qui suivent un sentier balisé franchissant toujours au même endroit, et dans les mêmes conditions, le col de Tartabisac.

— LES VIOLENCES DE LA NATURE —

A Tartabisac tout n'a peut-être pas été très simple, ni débordant d'agrément, il y a la bagatelle de quelques dizaines de millions d'années. Quelque chose de très bizarre s'est produit ici. La seule explication d'une érosion intense reste certainement bien au-dessous de la vérité. A une époque très reculée, une prodigieuse puissance a soulevé les sols, créant une profonde « cas-

sure » à l'endroit du col actuel. Les schistes qui devraient être normalement en place sous le calcaire se dressent ici, vers l'Est, à une grande hauteur. Déchiquetés, broyés, fissurés, désagrégés et en de multiples endroits réduits à l'état d'éboulis, ils témoignent de l'ampleur des contractions des sols et des terribles pressions subies.

A l'opposé, vers l'Ouest, les falaises calcaires nettement plus stables permettent cependant par les divers pendages de leurs couches superposées, de se rendre compte des efforts considé-



Col de Tartabisac

rables qu'ont encaissé leurs bases. Ces couches de sédiments plus ou moins disloquées aux approches du col, sont beaucoup plus régulières dès que l'on s'en éloigne, avec une nette tendance de pendage vers l'Ouest, sous le plateau de la Can de l'Hospitalet.

Les assises de l'époque secondaire, les grès et les marnes, s'observent plus aisément en allant,



La masse des schistes noirs soulevés

soit dans la direction du lieu dit Bézuc, soit vers le village du Pompidou, où les épais dépôts magnésiens se permettait parfois de légers surplombs.

— **QUI A CASSE TARTABISAC ?** —

Pour en revenir aux dislocations, ruptures et plissements aux approches du col il apparait, à la réflexion, qu'il n'est pas impossible d'y retrouver une liaison avec les formations intrusives des granites colorés, à gros cristaux de feldspath, surgis des profondeurs aux abords de Barre des Cévennes. Leur prolongation dans une orientation approximative passant à l'Ouest du hameau du Masbonnet, les amènerait dans la direction de Tartabisac. Cette intrusion granitique est considérable et n'a pu que se traduire par de très violents bouleversements à la surface des sols.

En tout état de cause, explication valable ou pas, lorsqu'on franchit le col en présence de cette géomorphologie (quel vilain mot) tourmentée, on a bien l'impression de se trouver au cœur d'un combat de titans. Les hautes falaises calcaire bordant le plateau se situent d'un côté, tandis que de l'autre leur fait face une énorme masse, une montagne de schiste, dressée presque à la verticale. Il semble qu'ici deux géants se sont affrontés, malaxant, écrasant, et destabilisant le champ de bataille, sous l'extrême violence des coups qu'ils se sont portés.

Bien sûr il n'en est rien, mais on ne peut que constater que la puissance des mouvements orogéniques qui ont exercé de colossales pressions, a bouleversé sans faire de cadeau les éléments métamorphiques,

et sédimentaires « récents », qui restent toutefois bien séparés d'un côté, et de l'autre, de la « rupture » supposée à la partie la plus basse du col.

— **LA CONQUETE
DE L'HOMME PREHISTORIQUE** —

Très, très longtemps après la « bataille » l'homme s'est manifesté un jour sur ces hautes terres. Comme pour les Gallo-Romains, mais à peu près trois millénaires auparavant, sa présence, constatée ici à cette époque lointaine, est probablement due à la facilité du passage, et à la proximité de sources abondantes. Deux éléments qui lui sont indispensables, deux éléments que depuis la nuit des temps, à Tartabisac, il maîtrise et utilise parfaitement suivant ses besoins.

Sur ce haut lieu, il y a un peu plus de quatre mille ans, l'homme de la préhistoire matérialise sa « conquête » par des tumuli (ou tumulus). Monuments funéraires de terre, et de pierraille entassées, ils comptent tout de même une bonne dizaine de mètres de diamètre. Bien érodés et informes de nos jours, on en distingue vaguement encore deux, qui pour un œil quelque peu exercé ne peuvent passer inaperçus.

A une très courte distance du passage il y a



Pendage des couches de calcaire sous le plateau



Grand tumulus - au loin Barre des Cévennes



Gros plan du menhir renversé

une longue pierre couchée dans l'herbe, c'est un menhir. Dire qu'il est également, lui aussi préhistorique, est une quasi certitude. Sans autre indice c'est cependant un peu hasardeux. On a implanté, dressé des menhirs où bornes indicatrices à toutes les époques. Il est là, taillé de main d'homme, renversé dans l'herbe mais intact, à chacun de lui attribuer la fonction qui paraît à ses yeux la plus logique. De toute façon il fait lui aussi partie de la « conquête » des hommes.

— L'EAU DOMPTÉE ET ASSERVIE —

Depuis des siècles et des siècles les fractu-

res profondes entre les schistes primaires et les calcaires du secondaire livrent passage au « sang » de la terre. L'eau, base de toute vie sur la planète, jaillit des veines du sol en sources abondantes.

Dès que l'on a franchi le col de Tartabisac, en s'avançant dans la direction du Nord-Ouest, on suit facilement du regard les couches basses du secondaire. En particulier les assises du Toarcien. Les terres « bleues » sont visibles en plusieurs endroits dans les plissements du talus. L'eau est là, prisonnière des compactes argiles, surgissant d'insondables profondeurs, obligée de se montrer au grand jour. De cascates en cascates, prenant le large en suivant la pente elle s'en va rejoindre le Gardon.

Sitôt son apparition, canalisée et asservie, elle faisait autrefois tourner les meules des moulins dont les ruines éboulées, enfouies sous une épaisse végétation, non loin du ravin, se devinent plus qu'elles ne se voient. Captée et disciplinée, une partie importante des sources s'en va maintenant très loin, distribuée par un complexe réseau, mais toujours tout aussi indispensable et plus que jamais utilisée.

Tout en cheminant sur le parcours vers les résurgences, on découvre dans les éboulis épars, de superbes fragments de roche délicatement ornés de sinueuses dendrites de manganèse, de minuscules nodules de métal très oxydé, et de petites plaquettes de schiste piquetées de particules de grenats carbonisés... Les trésors de la nature !

— BIEN VIEILLE LA BERGERIE —

Approximativement à l'Est du col, bien abritée conte la montagne, orientée vers le Sud, une très ancienne bergerie achève de mourir. On l'avait construite ici pour plusieurs raisons, la plus importante étant la possibilité d'avoir ainsi sur place le fumier nécessaire à la culture de quelques champs établis à proximité immédiate. Buissons et ronciers se sont de nos jours emparés du paysage. Par contre une prairie moderne a été aménagée sur un vaste replat, situé un peu au-dessus du passage, au bas des éboulis de la bordure du plateau de la Can de l'Hospitalet.

Pour édifier la bergerie les constructeurs ont utilisé sans distinction les débris des deux géants « antagonistes », la montagne de schiste et la falaise de calcaire. Les pierres angulaires du vieil édifice, souvent gréseuses, sont parfaitement taillées, et assemblées avec soin. L'une d'entre elles livre la signature du propriétaire, peut-être celle du maçon. Sur la surface rugueuse se lisent assez facilement, les lettres un peu disloquées d'un nom : VALMALE.

Plus énigmatique, en tout cas difficilement

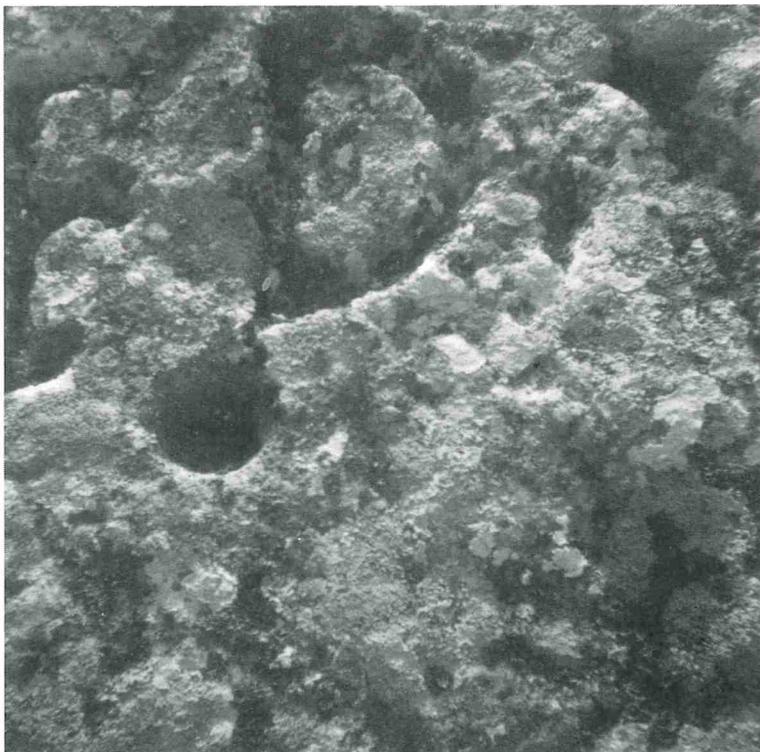


L'une des sources

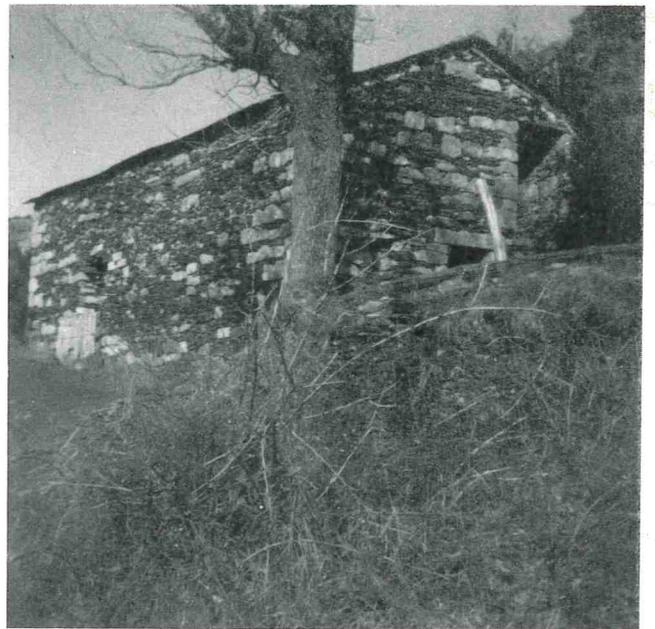
compréhensible dans une fonction utilitaire, presque à la verticale au-dessus de la bergerie, dans une anfractuosité de la roche, se trouve un muret construit à pierre sèche. Deux mètres de longueur, presque un mètre de hauteur, plaqué au rocher il ne crée aucun espace valable, n'ayant qu'une très faible épaisseur. Sans chercher trop loin est-ce là peut-être une fantaisie de constructeur.

— DE LA MONTAGNE A L'HOMME —

Depuis des dizaines de millions d'années les deux géants, dont l'un surgit d'une violence tectonique qui disloqua l'autre, en maints endroits, sont tous deux dressés dans un face à face démesuré de part et d'autre de la « cassure » de Tartabisac.



Cupule et sculpture F.D.



La Bergerie

D'un côté les schistes sombres soulevés, étirés, découpés et fracassés, sont sur de nombreux points fleuris de larges implantations de lichens jaunes (pour les puristes c'est le *Xanthoria Pari tina*). De l'autre côté des couches de sédiments plus claires s'ourlent des teintes fauves des calcaires dits capucins, et plus ponctuellement des colorations très vives des marnes bleuâtres ou verdâtres, du secondaire « naissant ».

Bien marqué par l'homme pendant si longtemps, si le site n'a rien perdu de la majestueuse grandeur léguée par les temps géologiques. Impressionnantes ces manifestations de puissance situent et précisent, l'incontournable présence d'une nature, certes assagie sur ces lieux, mais toujours violente en bien d'autres endroits de la terre des hommes. Immuable et éternelle la nature ne cède rien, qu'elle ne se complaise tôt ou tard à reprendre...

Espace de réflexion et de méditation, tout proche du domaine des Dieux, paysage de roches dures et froides, hiss es vers le ciel dans une éclatante gerbe de lumière, manifestation grandiose des subtils cheminements de la création du monde, c'était, c'est et ce sera longtemps encore à Tartabisac, là-haut, tout là-haut, sur le toit de la Vallée Française.